

Paulette ROULON-DOKO*

FAIRE VIVRE SES NOMS PROPRES (anthroponymie gbaya)

C'est à Jacqueline M.C. THOMAS que je dois mon installation chez les Gbaya¹, fin 1969 où depuis plus de trente je me suis attelé à l'étude de la langue et de la culture gbaya 'bodoe². Ma pratique de l'ethnolinguistique lui doit beaucoup, car elle a toujours encouragé un point de vue pluridisciplinaire qui ne laisse aucun domaine culturel de côté et associe étroitement description linguistique et observation ethnologique. Cet article veut la remercier de la confiance qu'elle m'a accordée, en témoignant de ma gratitude pour la flamme qu'elle m'a transmise et en illustrant cette discipline ethnolinguistique pour laquelle elle a toujours œuvré.

L'ONOMASTIQUE

Nom propre/nom commun

L'onomastique est définie par le Petit Robert comme "étude, science des noms propres, et spécialement des noms de personnes" fondant une opposition entre nom propre et nom commun. Le nom commun correspond à la désignation d'un référent sans individualisation. Il s'agit d'identifier un terme et de le classer dans son domaine au sein de nomenclatures telles les zoonymes, les noms de plantes, les noms de maladies, les formations végétales, etc. qui constituent une partie du lexique de la langue. En gbaya, pour interroger quelqu'un sur la nature d'un élément, son identité, on pose la question : « comment ça s'appelle » [m̀d̀ h̀è] né g̀è ? ([chose/cette]/être/quoi) littéralement "c'est quoi ?". A moins qu'on ne précise de quoi on parle, ainsi « comment

* LLACAN (UMR 7594 du CNRS), PARIS7, INALCO – roulon@vjf.cnrs.fr

¹ Les populations qui se reconnaissent sous le nom de Gbaya occupent un territoire situé pour les quatre cinquièmes à l'ouest de la République centrafricaine et pour le dernier cinquième au centre-est du Cameroun. Les Gbaya kara sont le groupe numériquement le plus important (160 000 locuteurs) dont les Gbaya 'bodoe, des chasseurs cueilleurs cultivateurs chez qui je travaille depuis 1970, font partie. Ils forment un groupe homogène d'environ 5000 personnes réparties en une quarantaine de villages au sud-ouest de Bouar, en République Centrafricaine

² La langue gbaya appartient, selon la classification de Greenberg, au groupe 1 de la branche orientale de la sous-famille 6 "Adamawa orientale" de la famille Niger-Congo, plus volontiers appelé Oubanguien dans les études plus récentes.

s'appelle cet arbre » né gé tè gé ndé ? (être/quel/arbre/quoi/est-ce-que ?) littéralement "quel arbre est-ce ?".

Le terme jîn qui signifie « nom propre³ » est tout à fait impossible dans ce type d'emploi. Ce terme est une identification spécifique qui distingue, mieux individualise, un élément par rapport aux autres du même domaine. Pour interroger quelqu'un sur un nom propre, on dit : « comment il s'appelle ? » jínàà né gè ? (nom+D+lui/être/quoi ?), littéralement "quel est son nom ?".

Ainsi donc, pour rendre la question du français « comment s'appelle X », le gbaya distingue deux cas de figures, selon qu'il s'agit d'un nom commun ou d'un nom propre. « Dire le nom propre » de quelqu'un se dit sáá jîn (*NV+* appeler/nom propre).

Les domaines de l'onomastique

Avant d'aborder le domaine de l'anthroponymie proprement dit, je pense souhaitable de présenter les différents domaines où, en gbaya, il y a des noms propres⁴.

La toponymie

En tout premier lieu, la toponymie qui regroupe pour le territoire⁵ du village de Ndongué, centre de mes enquêtes en pays gbaya, quelques noms de lieux – 12 sites naturels et 10 territoires de chasse –, de très nombreux noms de rivière – toutes les rivières sont nommées, soit 185 noms recensés pour 179 rivières – et des noms de village – 73 au total dont une quarantaine pour le seul territoire 'bodoé⁶. Pour faire référence à tous ces noms propres on dit « son nom est le Mont qui essouffle⁷ » jínàà né kàyá-vìdā (nom+D/être/~) ou « le nom de cette rivière est la Réserve à rônier » jín zèr hè né tùá-kò. Il y a aussi cinq noms de constellations.

Je rappellerai brièvement que "l'usage a consacré certaines rivières pour marquer l'identité même de l'individu, en symbolisant son appartenance à la terre de ses ancêtres" (Roulon-Doko, 1996:90-94). Selon leur sexe chacun peut faire suivre le terme « jeune homme » ngàì ou « « jeune fille » zónjá du nom de la rivière symbole de son territoire d'origine. Ces appellations sont exclusivement utilisées dans les chansons, en particulier dans les chants d'actualité improvisés par les jeunes le soir autour des tambours.

³ Par la suite j'utiliserai la traduction « nom » tout simplement pour référer au nom propre.

⁴ Mon corpus actuel comporte 1348 noms propres enregistrés sous une base shoebox.

⁵ Soit environ 200km². Cf. Roulon-Doko, 1996 :67-110.

⁶ Ce territoire correspond administrativement à la commune rurale de Bingué. (*Ib.*: 111-115)

⁷ La plupart de ces noms – près de 90% dans le cas des rivières – ont une signification qui le plus souvent est encore connue de nos jours.

Les personnages de conte et les objets magiques

Dans les contes⁸, de nombreux personnages ont un nom propre qui les individualise [68 noms]. Ces personnages se répartissent en trois groupes :

- les personnages animaux dont le terme générique de référence, un aulacode, un lion, un rat de Gambie, etc. n'est en aucun cas un nom propre, mais plutôt un nom d'appartenance à une espèce jouant ici le rôle d'un nom de lignage (*cf.* ci-dessous) et qui peuvent, pour certains avoir un nom propre, telle yààlèmbè la fille sacrifiée de la tourterelle [conte T.118] ;
- les personnages humains, homme ou femmes, dont le nom propre individualise un personnage en l'identifiant à une situation unique, celle du conte où il apparaît, tels kpùtú-tòé (gale/D/chien), le garçon qui ne veut pas se marier [conte T.136] ou zètú, la jeune au nombril trop long [conte T.93] ;
- les « divinités » sò ont presque toutes un nom propre.

A ceux-ci il faut ajouter cinq objets magiques qui, eux aussi, ont un nom propre : le « Pont oscillant » téŋ-ndèŋ, la « Liane mythique » wóngó, la « Ceinture magique » dí-pér-ngèzí, la « Souche magique » nán-gũn-tè et la « Grande marmite » gbàkpánà qui est ainsi présentée : « leur piège s'appelle la Grande marmite » nín pér kówà né gbàkpánà (nom propre+D/piège/de+eux/être/~) [conte T.142].

Les noms de chien

Les Gbaya ne disposent que de peu d'animaux domestiques. Ils élèvent quelques poules qui sont principalement réservées à une consommation rituelle, et des cabris qui constituent une partie importante de la dot. Seuls les chiens⁹, partenaires essentiels de l'homme à la chasse ont un nom propre. Ce nom est choisi par le propriétaire du chien et manifeste le plus souvent un point de vue, une opinion qui lui tient à cœur et ce, d'une façon plus ou moins détournée, à la manière du proverbe gbaya. Le signifié est analysable, mais la véritable motivation dudit nom n'est vraiment explicitable que par le propriétaire.

Les noms de clan et de lignage

Les Gbaya sont organisés en clans et segments de clan, eux-mêmes scindés en lignages, tous ces niveaux de regroupements sont exprimés par un seul terme zúđùk¹⁰. Il s'agit de regroupements fondés sur la filiation¹¹ dont le nom propre permet l'identification. Les lignages sont des groupes exogamiques dont les membres ont en commun un interdit alimentaire et un ancêtre,

⁸ Pour une analyse détaillée de ce corpus voir Roulon, 1990.

⁹ A ce propos voir Roulon-Doko, 1998:236-237.

¹⁰ Ce terme permet aussi de parler des regroupements au sein d'une espèce animale. On ne connaît qu'une seule « race » de chien mais de trois « races » d'aulacodes. (*Cf.* Roulon-Doko, 1998:49).

¹¹ Pour une présentation globale des Gbaya kara, voir Moñino, 1995:6-9.

mythique au niveau du clan¹², mais connu pour les segments de clan et les lignages puisque son nom est utilisé comme « cri-emblème » mbàngá lors des chasses collectives¹³. La plupart de ces noms comportent le préfixe b̀- « ceux de », d'autres comportent l'élément bé « petit » et un dernier petit groupe n'ont aucun élément repérable. Il semble que ces deux derniers procédés puissent indiquer des portions de lignages de création plus récente. Ainsi, au village de Ndongué, il y a cinq lignages :

b̀d̀d̀d̀é-t̀r̀ò (ceux du termite+D/roseaux)	« ceux des termites des roseaux »
b̀d̀ỳè (ceux du village)	« ceux du village »
b̀d̀g̀òŋ (ceux de la lisière)	« ceux de la lisière »
b̀d̀z̀ô̄m (ceux du beaucoup+D+chose)	« ceux de l'abondance »
b̀d̀ng̀òwèn (ceux du dure parole)	« ceux à la parole dure »

Ce dernier lignage est divisé en quatre sous-groupes qui ont chacun leur cri-emblème et se rattachent donc à des ancêtres différents de ce même lignage :

d̀d̀-ŋ̀d̀ (à brûler/mort)	« brûle la mort »
k̀d̀k̀-ŋ̀d̀ (à sangler/bagage)	« arrime la bagage »
gb̀à̀ỳík̀-ŋ̀d̀ (yeux+D/mort)	« les yeux de la mort »
s̀d̀r̀-ŋ̀d̀ (à faire un clic/chose)	« fait un clic »

Tous ces noms de lignage ont une signification, mais l'explication du pourquoi de tel ou tel nom se perd dans la nuit des temps et personne n'en sait plus la raison maintenant.

Ces noms permettent de situer tout individu par référence à sa filiation, en l'occurrence ici une filiation patrilinéaire. Tout enfant gbaya à sa naissance devient membre du lignage de son père¹⁴ sans ignorer pour autant le lignage de la mère, ce que manifeste bien l'expression qu'on utilise lorsqu'on éternue qui mentionne parallèlement au lignage du père celui de la mère :

kp̀ásá k̀í-t̀ẽm̀ né b̀d̀g̀òŋ, b̀ǹàmáá né b̀d̀ỳè.
(véritable/corps+D+moi/être/lignage *sp.*//neveu utérin+D+cela/être/lignage *sp.*)
Mon véritable corps est b̀d̀g̀òŋ, son utérin est b̀d̀ỳè.

¹² Les clans – b̀d̀d̀d̀e, b̀d̀kp̀àn, etc. – ne peuvent établir de liens généalogiques réels avec un ancêtre commun, il s'agit d'un lien mythique qui n'entraîne aucune exogamie.

¹³ Cf. Roulon-Doko, 1998:108.

¹⁴ A partir du moment où les règles du mariage ont été respectées. En l'absence de compensation matrimoniale l'enfant appartient, de façon tout aussi systématique, au lignage de sa mère.

Lorsqu'on demande à quelqu'un "qui il est", il répond en mentionnant le lignage de son père : « je suis un petit bòddé-tòrò » mí né bé bòddé-tòrò (moi/être/ petit/lignage *sp.*). Mais ce nom de lignage n'est jamais porté comme un nom propre personnel par quelqu'un, contrairement au patronyme ou nom de famille du français qui joue un peu le même rôle.

L'anthroponymie

Enfin je traiterai des noms propres individuels qui constituent l'anthroponymie gbaya. La mémoire généalogique des Gbaya est peu étendue, mémorisant en moyenne quatre générations, soit pour un ego donné (0), la génération de ses parents (+1), celle de ses grands-parents (+2), celle des arrière-grands-parents (+3) souvent réduite à une seule fratrie. Au delà, la mémoire collective peut parfois remonter encore une, voire deux générations (+4 ; +5) qui sont alors réduite à un seul nom d'homme. Dans les généalogies, un seul nom est conservé pour désigner quelqu'un.

Pourtant, tout au cours de sa vie chaque personne porte de nombreux noms qui sont tous, selon les moments, utilisés pour la désigner. Le plus couramment, comme par exemple lors d'une soirée de contes où j'avais demandé à chacun de décliner son nom avant d'entamer son récit, ce sont deux noms qui sont donnés :

mí ngàdikè nàá-zà-kó-fiò, mènè né tò kó...

moi/nom *sp.*/nom *sp.*/chose/être/conte/de...

Je suis ngàdikè nàá-zà-kó-fiò, voici le conte de...

jinám né ?èlèn dúì, ?ám dé-mé-tò tò kó...

nom+D+moi/être/nom *sp.*/nom *sp.*./je/Imminent *inac.*+dire/conte/de...

Je m'appelle Hélène dúì, Je vais dire le conte de...

Cette multitude de noms à la disposition de chacun et auxquels il répond sans hésitation permet un jeu de libre choix incompatible avec l'état civil de type moderne¹⁵. C'est ainsi que lors d'un recensement en 1980, le recenseur qui disposait du recensement précédent (5 ans plus tôt) avait beaucoup de mal à retrouver les noms annoncés par des gens surs de s'être déjà fait recensés. Par exemple, Mathieu ngóí-màá-ná a dû être ajouté bien qu'il y figurât déjà sous deux autres de ses noms nàá-gò-sóé, dódòó, yòr-bà, mais lesquels ? Il ne se rappelait plus de son choix d'alors.

Le stock des noms individuels de chacun est important et variable dans le temps. A sa naissance, chaque personne reçoit des noms de naissance, puis peut y ajouter un nom d'initiation à chaque initiation qu'il fait. Enfin, il peut se donner ou recevoir des surnoms et même adopter un nom qui lui plaît. Tous ces noms sont sur le même plan et la notion de prénom n'a aucun sens pour les Gbaya.

¹⁵ L'administration s'attend à deux noms : un nom local considéré comme le nom de famille et un nom occidental considéré comme le prénom.

LES DIFFÉRENTS TYPES DE NOMS

Les noms de naissance

Pendant la grossesse, le fœtus passe par un certain nombre d'étapes, commençant par n'être que du « sang de grossesse » tǒk-zàŋ (sang/grossesse) qui se sépare du placenta pour devenir un « enfant » bêm qui va bien sûr se développer. Cet enfant est un « lézard » gbàdà, lorsque le ventre de la mère commence tout juste à pointer, déclarant aux yeux que la femme est devenue une « femme enceinte » nàná-zàŋ (mère/grossesse). Vers 6 mois¹⁶, le ventre est rond comme une calebasse et « l'enfant a terminé son corps » bêm dǎé tǎ (enfant/Acc+faire+D/corps), mais ce n'est qu'au huitième mois que l'on dit que « l'enfant est devenu une personne » bêm dǎé bǎí (enfant/Acc+faire+D/personne). Encore un mois et « la grossesse est à terme » zàŋ sǎká (grossesse/Acc+vieillir) et l'enfant aussi bêm sǎká (enfant/Acc+vieillir).

Dans cette culture, l'enfant en naissant est déjà quelqu'un, « un enfant dont le corps va noircir » tǎ bêm tǎǎ (corps+D/enfant/Acc+noircir) qu'on peut désigner spécifiquement comme un « nouveau-né » mbózd-bêm (<[mbé zǎdǎ] bêm) littéralement "une nouvelle pousse d'enfant". On peut préciser, à la demande, si c'est un « garçon » bǎ wǎwǎí (petit/homme) ou une « fille » bǎ wíkód (petite/ femme). Ces syntagmes formés avec les termes « homme » et « femme » sont plus courant que l'emploi des termes « garçon » bǎí bêm et « fille » bǎí bêm également possibles.

La dation des noms de naissance intervient, après la naissance, au gré des parents, sans être l'objet d'aucune manifestation rituelle particulière. Elle n'est pas associée à la « cérémonie de sortie de l'enfant¹⁷ » sǎǎ-bêm-pǎ-wǎsǎ (frotter-enfant-jeter-au soleil) qui a lieu une dizaine de jours après la naissance et met un terme à la réclusion observée jusque là par la mère et son bébé.

La dation du nom

La première fois que l'on m'a demandé de donner un nom à un enfant, il s'agissait d'une petite fille. Je fus d'accord et demandai seulement un petit temps de réflexion. Point n'en a été besoin puisqu'on l'a aussitôt appelé Paulette. C'est donc ainsi que je découvris, en situation selon la pédagogie gbaya, que donner *un* nom c'est ici donner *son* nom. Deux verbes sont employés concurremment pour cela qui mettent chacun l'accent sur une modalité particulière de la dation du nom.

¹⁶ Il s'agit d'approximations provenant de mes propres observations et non des locuteurs qui désignent ces étapes sans les situer sur des points précis du temps. Pour plus de détails, voir Roulon 1980:100-103.

¹⁷ Chez un autre groupe de Gbaya kara, Pierre Vidal présente cette cérémonie qu'il traduit « d'imposition du nom » sǎ kǎn (frotter/cordon ombilical) comme ayant lieu le lendemain de la chute du cordon ombilical – 5 à 6 jours après la naissance – et au cours de laquelle « un ami du mari – qui a fait l'initiation lábǎ – est présent ; il lui donnera le nom. » (Vidal 1976:72).

*Le verbe ʔa*¹⁸

Signifiant « mettre, poser, verser » il inclut nécessairement la notion d'une pluralité ou d'un tout. Ce verbe ʔa s'emploie lorsqu'on « pose » des pièges, de la glu, les poutres de la maison ; qu'on « fait » des tatouages ; qu'on « verse ou jette à terre » ʔa nù (~/sol) de l'eau, du manioc [à rouir], de la salive, des boutures de manioc, des bananes ; que les femmes « noient » certains termites et les hommes « déversent du poison » pour pêcher, etc. ; lorsqu'une odeur « se répand sur qq » ou que les germes « sortent de terre » ʔa zân (~/dehors).

L'emploi de ce même verbe pour signifier « donner un nom » ʔa ɲîn (~/nom propre) suppose d'emblée qu'il s'agit non pas d'un seul nom mais de plusieurs noms, d'un ensemble de noms.

zàlòd pìêr ʔàà jíńáà.

(Zalo/Pierre/Acc+~+D/nom+D+lui)

Zalo Pierre lui a donné son nom. [de fait les deux noms mentionnés]

ʔà ʔàà jíń há bêm kóó pèmfiò.

(elle/Acc+~+D/nom/à/enfant/de+Politesse/Pemfio)

Elle a donné son nom à l'enfant de Pemfio. [plutôt dire l'ensemble de ses noms]

Le verbe gbar

Signifiant « prolonger, mettre bout à bout, faire un mélange homogène », il inclut nécessairement la notion d'éléments reliés, assemblés ou mélangés sans solution de continuité. Ce verbe gbar s'emploie intransitivement pour dire que la boule de manioc, la glu, la pâte oléagineuse « font une pâte homogène », que la route « est bien droite » ou la guerre « bien établie » ou que la canne à sucre « a développé sa tige¹⁹ » ; et transitivement lorsqu'on « range côte à côte » les bois de feu, qu'on « met bout à bout » les baguettes du toit, qu'on « a lancé des invitations²⁰ », qu'on « transmet du feu [bout de roseau enflammé] ».

L'emploi de ce même verbe pour signifier « donner un nom » gbar jíń (~/nom propre) cible la chaîne continue que forme un nom dans le temps.

gòyò báà kóà gbàrà jíń háà.

(co-épouse+D/tante paternelle/de+elle/Acc+~+D/nom propre/à+elle)

La co-épouse de sa tante paternelle lui a donné son nom.

ʔà [tój-sèlà] fèá ʔá ndòwà gbàrà jíńáà há màrtín.

(elle[nom sp.]/Acc+mourir/c'est/que+ils/Acc+~+D/nom+D+elle/à/nom sp.)

Elle [nom sp.] est morte et on a donné son nom à Martine.

¹⁸ La forme lexicale des verbes ne comporte pas de ton, le ton est toujours la marque d'une forme verbale.

¹⁹ Tige comportant une successions de nœuds.

²⁰ Comme on se passe un relais.

né jín kòdò kɔ̀à ndòwá gbàrà tɛ̀à wɛ̀n ʔà fèá.

(être/nom+D/grand-père/de+lui/que+ils/Acc+~+D/entité+D+lui/parce que/il/Acc+mourir)

C'est le nom de son grand-père qu'ils lui ont donné parce qu'il était mort.

né mà jín dáà ʔá ndòwá gbàrà há́m.

(être/un certain/nom+D/père/c'est/que+ils+D/Acc+~+D/à+moi)

C'est un des noms de mon père qu'ils m'ont donné.

Le nom donné est en général un ensemble de noms dont chacun obtient en quelque sorte une prolongation, le maintien d'une actualisation qui le sauve de l'oubli et donc l'empêche de disparaître.

Cas particulier des noms de jumeaux

En cas de naissance gémellaire²¹, des noms précis sont imposés aux parents, ce qui n'empêche pas par ailleurs, les autres noms que peut recevoir chacun des enfants de l'un ou de l'autre, comme pour tous les enfants.

Le premier-né doit porter le nom de gbààné, un nom mixte que peut porter aussi bien un garçon qu'une fille. De fait, je n'ai jamais entendu employé ce nom bien que je connaisse plusieurs couples de jumeaux ayant vécu jusqu'à l'âge adulte.

C'est le nom mixte de dúì, ou le nom féminin plus rare de dúí-dàn (~+D/ami)²², qui est automatiquement attribué à l'enfant qui vient au monde après des jumeaux, en plus de ses autres noms de naissance.

Qui donne ses noms ?

Aucune règle ne désigne un nominateur²³ précis ou préférentiel, toute personne est potentiellement apte à donner ses noms, à condition de respecter le sexe de l'enfant : une femme pour un nom de fille et un homme pour un nom de garçon²⁴. Chacun ou chacune aura, au cours de sa vie, l'occasion de transmettre ses noms.

Un nominateur peut être sollicité, mais le plus souvent c'est lui-même qui se propose pour donner ses noms à l'enfant. En général il s'agit de proches, qu'ils soient ou non du lignage de l'enfant. On trouve parfois le nom de quelqu'un de passage qui s'est trouvé là au moment de la naissance. Des parents peuvent aussi songer à réattribuer le nom d'un parent décédé depuis plus ou moins longtemps, afin que ce nom reste vivant.

²¹ Ce type de naissance n'est pas rare en pays 'bodoë. Il donne lieu à des rites et à des précautions qui ne mettent généralement pas la vie des jumeaux en cause.

²² Le terme « jumeau » bé-dàn (petit/ami) est dans les composés réduit à dàn, voir également le teknonyme nàá-dàn (mère+D/ami) ci-après.

²³ Néologisme que j'emprunte à Siran, 1987:406.

²⁴ Quelqu'un peut également donner le nom d'un de ses enfants, lui permettant alors de donner un nom masculin ou féminin, selon le sexe de l'enfant retenu.

Comme il peut y avoir plusieurs nominateurs pour un seul enfant, il n'y a pas de restriction imposée et il est commun qu'un enfant reçoivent ainsi de nombreux noms. J'en donnerai deux exemples :

La première fille d'une jeune femme a eu quatre nominateurs qui lui ont transmis un total de 12 noms :

- une jeune fille d'un autre lignage de Ndongué : 6 noms ;
- la mère de son père : 2 noms ;
- la sœur d'un homme d'un autre lignage de Ndongué : 3 noms ;
- une jeune fille d'un autre lignage de Ndongué : 1 nom.

Le troisième enfant de cette même femme, un garçon, a eu six nominateurs qui lui ont transmis un total de 16 noms :

- un voisin d'origine pana installé à Ndongué : 2 noms ;
- le mari d'une femme vivant à Mèrè : 3 noms ;
- le nom d'un de ses pères à Mèrè : 4 noms ;
- le nom du père d'un homme d'un autre lignage de Ndongué : 1 nom ;
- le nom d'un homme de la famille du père de l'enfant : 2 noms ;
- le nom du fils d'un homme d'un autre lignage de Ndongué : 4 noms.

Cette liste de noms reçus dès la naissance sont récités par sa mère au creux de l'oreille de l'enfant, pour le calmer à chaque fois qu'il pleure. Quand il grandit, chacun des nominateurs ou leurs proches ne manquera pas d'appeler l'enfant par le ou les noms qu'il lui a transmis. L'enfant s'habitue à l'ensemble de ses noms et apprend à répondre à tous. Bien sûr au cours du temps, il y a d'une part une certaine érosion – certains noms se trouvant moins employés que d'autres – et d'autre part une concurrence avec de nouveaux noms, comme on le verra ci-après.

En donnant ses noms chaque nominateur établi automatiquement entre lui et l'enfant nommé une relation réciproque d'« homonyme » kòlà ou ndòyó.

né kòlà kóm (ndòyó kóm)

(être/homonyme/de+moi)

C'est mon homonyme [celui qui porte le même nom que moi]

C'est le constat d'une certaine proximité, d'un intérêt affectif qui sera présumé lorsque le hasard fera se rencontrer des « homos²⁵ » qui n'ont *a priori* aucune relation. Tomber sur quelqu'un qui a un nom en commun avec soi porte à une sympathie qui se manifeste, si on voyage par exemple, par un accueil singulier et attentionné.

Compte-tenu de cette façon de nommer un enfant, il n'y a pas d'intention à rechercher, d'adéquation du nom à une attitude de l'enfant ou à son caractère, pas de choix ou de volonté particulière du nominateur. Il s'agit tout simplement de faire vivre un nom, de lui donner une actualité qu'il pourrait perdre sinon.

²⁵ Abréviation courante pour désigner en français local quelqu'un qui porte le même nom que soi.

Personne n'est débiteur, chacun est simplement un maillon de la chaîne qui permet à un nom de vivre.

Les autres noms

Au cours de sa vie chacun va se trouver dans des circonstances où il recevra ou prendra un nouveau nom. Je vais présenter ces différents types de noms.

Les noms d'initiation

Comme il n'y a pas de terme en gbaya qui recouvre l'ensemble des initiations, il convient de préciser de quelle initiation on parle. Cependant, pour toutes, masculines ou féminines, « organiser [une initiation] se dit *ʔe* [...] *nù* (poser [...] à terre) et c'est le verbe *gbɛ* (tuer) qui signifie « être initié ».

Sans s'y attarder je signalerai qu'il y avait, pour les hommes, une initiation des garçons le *bàná-mbílò*²⁶ ; une initiation des adolescents le *láfì* (cf. Vidal, 1976) ; une initiation des hommes liée à la chasse *sò* (cf. Roulon-Doko, 1998:219-225) ; et une initiation pour les adultes murs le *tò* déjà en voie de disparition vers 1900. Pour les jeunes filles, il y avait une initiation le *bàná*²⁷, et pour l'ensemble des femmes, diverses « danses²⁸ » *yàè*, telles *yàá-ʔòkó*, *gbàá-gèrà*, *yàà-ndúrè*, *nàá-màdâm* et *bàá-mó-zòk*.

Toutes ces initiations dépendaient de la volonté de chacun et il n'y avait aucune obligation, mais la contrainte morale de 'faire comme tout le monde' était très forte et la fierté d'avoir 'fait' l'initiation en question très motivante.

Certaines d'entre elles comportaient la dation d'un nouveau nom.

Les noms *láfì*

C'est en particulier le cas du *láfì* des garçons qui durait plus d'une année. Trois de ces noms étaient²⁹ automatiquement assignés, en fonction du rôle attribué à trois des néophytes :

Nom <i>láfì</i>	sens en <i>láfì</i> ³⁰	statut
<i>mìnàŋ</i>	?	le premier de la session
<i>đókó</i>	chemin	le second, 'l'adjutant'
<i>nìngà</i>	sagaie	le plus petit (ferme la session)

²⁶ Il s'agit d'une épreuve pendant laquelle les garçons de 6 à 12 ans doivent revenir du marigot en subissant les coups de chicote que font pleuvoir sur eux les adultes alignés des deux côtés du chemin. Il ne faut ni pleurer, ni s'arrêter, de peur d'être à jamais montré du doigt par tous. Cette initiation sanctionne le comportement des garçons qui jusque là n'avaient jamais eu à rendre de comptes à quiconque.

²⁷ Au cours de laquelle il était procédé à une excision. Le dernier *bàná* date des années 50 et depuis la pratique de l'excision n'a plus cours chez les Gbaya 'bodoé.

²⁸ Au cours desquelles il y avait une marque incisée, le plus souvent sur le bras.

²⁹ Le dernier *láfì* a eu lieu en 1943.

³⁰ Je remercie Yves Moñino qui m'a indiqué le sens des termes *láfì*.

Pour les autres, il y avait une période d'observation et, ce n'est qu'ensuite que chaque parrain choisissait pour son filleul un nom qui soit adéquat à son comportement dans la session. Il s'agit donc ici de noms motivés soit par le statut du néophyte au sein de la session, soit par son caractère. Mon corpus comporte 59 noms lábì³¹. Il peut arriver qu'un homme fasse deux fois le lábì. Dans le cas d'un homme du village de Ndongué, il a été nommé kùŋkè « le guetteur » à son premier lábì et à son second lábì, il a choisi lui-même le nom kààvèí « fait le travail du gendre ».

Les noms bànà

Dans le cas du bànà des filles qui ne durait que quelques mois, j'ai relevé 17 noms. Comme pour le lábì deux noms étaient automatiquement attribués, l'un ndòném à la première de la session – celle pour qui on l'organise – et yàámí pour celle qui la seconde. Pour les autres, chaque initiée pouvait soit choisir un nom, soit le recevoir de sa « marraine » yàá-pì-pér (grand-mère/à mettre/ceinture), qui choisissait alors un nom qui lui plaisait, jamais son propre nom. On ne peut ici faire intervenir une réelle motivation entre le nom et un comportement comme dans le cas des garçons.

Les autres noms d'initiation

Pour toutes les autres initiations, il semble que le choix d'un nouveau nom dépende de l'initiative de chaque initié. Je relève pour les hommes 13 noms du bànà-mbílò, et pour les femmes 6 noms de l'initiation yàà-ndúrè et un nom de l'initiation bàà-mé-zòk³².

Les initiations lábì pour les garçons et bànà pour les filles³³ ont donc un statut à part, se pratiquant en brousse et instituant une hiérarchie entre les initiés que manifeste l'imposition d'un nom.

Les surnoms

Les « surnoms » súká pîn (plébiscité/nom) sont toujours motivés. Le verbe suk « faire l'unanimité » s'emploie transitivement³⁴ lors des danses lorsque quelqu'un récompense la performance d'un danseur ou d'un chanteur, ou pour surnommer quelqu'un :

³¹ Mon propre recueil à partir des généalogies ne comportait que 31 noms lábì que j'ai pu compléter à l'aide de la liste des noms lábì que Yves Moñino a recueillis, en pays 'bodoe, lors de ses enquêtes sur cette initiation.

³² Il s'agit de « Haït la belle-mère » sèn kòfè que la femme s'était donné, parce que disait-elle, sa belle-mère affirmait qu'elle ne l'aimait pas.

³³ Je pense qu'il s'agit d'innovations, d'emprunts au contact des Sara. En ce qui concerne le bànà, aucune idéologie ne motive l'excision et, dès l'annonce de l'interdiction, cette pratique a été arrêtée avec l'accord de tous – hommes et femmes – et on ne trouve plus une seule femme excisée en pays 'bodoe depuis plus de 30 ans.

³⁴ Intransitivement ce verbe réfère à la floraison des courges et des manguiers.

wà sùkáà dòè wèn yóó zéŋ nè bêm.

(ils/Acc+~+D+lui/termite//parce que/NV+danser/plaisanterie/en tant que/enfant)

On lui a donné le surnom de ‘termite’ parce qu’enfant il ne tenait pas en place.

Le surnom est donc défini comme faisant l’unanimité, plaisant à tous et donc plébiscité. Pour reprendre ici la distinction que propose J.-L. SIRAN (1987:410) entre *signification* et *sens*, ce dernier précise-t-il “n’est pas dans les mots, mais bien dans leur rapport à la situation...”. C’est le cas des surnoms qui ont toujours un sens restituable par celui qui le porte.

J’en donnerai quelques exemples :

Surnom :	Signification :	Sens (motivation en situation) :
ngá-kùtù (grand/sec)	« le grand desséché »	parce qu’il ne se lavait pas
gbàtòkò (grand/natte cloison)	« la grande natte »	parce qu’il est né au moment où se sont abattus des criquets qu’on récolte en les faisant tomber sur de grandes nattes.
ðimási (dimanche)	« Dimanche »	parce qu’il est né un Dimanche
làtà (est collé)	« l’indécollable »	car il reste collé à [l’endroit où on distille] l’alcool.
yí-kpòó (eau+D/plat)	« la sauce »	car quand il n’y a pas assez de sauce dans la préparation, il n’en veut pas ³⁵
nànáà (mère+D+cela)	« la super-mère »	renvoie à la nourriture, c’est un « super-bouffeur » nàná òŋ-mò (super-mère+D/nourriture)
gbìà (fourmi magnan)	« la fourmi magnan »	parce qu’enfant, il était insatiable et dévorait tout ce qu’il y avait à manger comme les fourmis magnans sur leur passage.
gbám-sàà (Inac+aller par paire/jeu)	« l’amie de jeu »	car celle qui l’a ainsi surnommée était inséparable avec elle pour jouer.
ngóí-màá-ná (Inac+entendre/l’un l’autre/pas)	« les gens ne s’aiment pas »	réflexion désabusée sur la vie du village, réclame qu’on le laisse tranquille.

Ces quelques exemples montrent bien la nécessaire différence à faire entre signification et sens. Le nom nànáà ne permet pas de savoir dans quel domaine

³⁵ C’est une attitude non conforme aux normes culinaires des Gbaya qui n’apprécient pas un excès de sauce.

l'individu ainsi nommé est si performant, seul celui qui l'a choisi peut l'explicitier et donc lui donner sa valeur en situation.

Les noms de 'service'

nín sèrwísì (nom+D/service) désigne le ou les nom(s) que chaque homme peut s'attribuer lorsqu'il vit quelques temps loin du village, 'en service' c'est à dire lorsqu'il travaille pour de l'argent – au diamant, à la recherche d'or, chez un haoussa dont il est l'employé, etc. Le plus souvent il s'agit d'un nom qui lui a plu. Ainsi un homme s'est choisi Mathieu, un autre Raymond.

Les noms de mission

La mission évangélique protestante installée à Meiganga au Cameroun, avait une présence importante dans les années 70 dans tous les villages 'bodoë, par le biais de catéchistes³⁶ qui avaient pour tâche de convertir les villageois et de les amener à les rejoindre le dimanche à la 'mission', terme qui désigne la construction – quelques bancs sous un toit de paille – représentant le lieu de culte du village. Tous ceux qui rejoignaient la mission payaient la 'dîme'³⁷ et recevaient un « nom chrétien » nín mìsíḽ (nom+D/mission) que chacun ajoutait à la liste de ses noms et qui était tout aussi utilisé que ceux qu'il avait déjà.

Il s'agit de noms du calendrier chrétien dont la prononciation est adaptée à la phonologie du gbaya : « Pauline » pòlîn, « Véronique » vèrníkà, « Hélène » ?èlèn, « Elisabeth » zàbét, « Jean » zǎǎ, « Arone » ?àrôn, et quelques noms d'origine plutôt islamique « Asta » ?ástà, « Ali » ?àlîm, « Amina » ?àmínà., par exemple.

Les teknonymiques³⁸

Il est courant d'appeler une femme en utilisant le nom d'un de ses enfants – garçon ou fille –, ce peut être l'aîné ou un de ses cadets, ou même le dernier. Le terme « mère » nàà est ainsi le centre d'un syntagme génitival à valeur définitoire dont le déterminé est le nom de l'enfant, ainsi nàá sîngà (mère+D/Nom sp.), alors que « la mère de Singa » se dira en utilisant un syntagme génitival à valeur associative nàà kó sîngà (mère/de/nom sp.). Dans la langue de tous les jours, pour désigner un père ou une mère classificatoire³⁹, on utilise ce même syntagme définitoire en faisant suivre le terme père ou mère du nom propre de la personne, ainsi « la mère sèé-kònì » nàá sèé-kònì (mère+D/Nom sp.) ou « le père sîngà » dáá sîngà (père+D/Nom sp.). L'appellation

³⁶ Il s'agissait généralement de Gbaya d'autres clans, les sermons se faisant en yayuwee, un dialecte gbaya adopté par les Baptistes américains comme langue de culte.

³⁷ Petites sommes d'argent remises au catéchiste et dûment notées sur un carnet.

³⁸ Il s'agit de noms qui désignent un individu par rapport au nom de son enfant, formé sur le grec teknos « enfant ».

³⁹ Et les distinguer ainsi de son père et de sa mère biologiques, qu'on appelle simplement dáà « père » et nàà « mère ».

teknonymique n'ayant jamais cours pour le père, ce n'est qu'au niveau de la mère qu'il peut y avoir une ambiguïté, et encore seulement s'il s'agit d'un nom féminin :

nàá sèé-kò̀nì « la mère sèé-kò̀nì » 1. mère classificatoire nommée sèé-kò̀nì
2. mère d'une fille nommée sèé-kò̀nì
nàá s̀ngà « la mère s̀ngà » mère d'un garçon nommé s̀ngà.

Seul l'usage concret valide une des expressions possibles et cet usage peut rester circonstanciel et éphémère. Ainsi lorsque je veux appeler quelqu'un dont je ne connais pas le nom, alors que je connais celui de son enfant, j'aurai recours au teknonyme.

Dans le cas d'une femme ayant mis au monde des jumeaux, le teknonyme « mère de jumeaux » nàá-dàn (mère+D/amis) est très couramment employé.

LE RÉPERTOIRE DES NOMS DE NAISSANCE

La façon particulière dont sont donnés à un enfant ses noms de naissance fait du répertoire de ces noms un corpus ouvert qui à tout instant peut intégrer un nouveau nom, du moment que la personne qui nomme le porte elle-même. C'est ainsi qu'un nouveau-né peut porter un nom d'initiation, un nom chrétien, un surnom, un nom de 'service', voire de façon rare un teknonyme, qui, pour lui, sont des noms de naissance. La motivation qui a pu exister lors de la dation d'un nom d'initiation láb̀ì ou d'un surnom à une personne précise n'a plus aucune réalité pour l'enfant – fille ou garçon – qui le reçoit. Il s'agit donc d'un corpus à la fois conservatoire, puisqu'on peut faire revivre de vieux noms dont on craint qu'ils s'éteignent, et toujours renouvelé par des apports variés.

Que dire de ce corpus pour lequel j'ai recueilli 949 noms soit 604 noms d'homme, 320 noms de femme et 25 noms mixtes ? Le plus grand nombre de noms d'homme me semble provenir de ce que les généalogies retiennent au delà de la génération +2, beaucoup moins de noms de femmes que d'hommes.

Les caractéristiques des noms propres

Dans cette langue sans marque grammaticale de genre, les noms propres sont le plus souvent sexués. Les noms mixtes pouvant être portés aussi bien par un homme que par une femme ne représentent que 2,6% du corpus.

La structure linguistique

Tous se structurent de façon comparable. Ils se présentent le plus souvent sous la forme d'un syntagme nominal (SN) génitival définitoire [N₁+D+N₂] ou qualificatif [Q+N] ou encore intégrant un verbe [V+N]. Sont également attestés des noms [N], des adverbes-adjectifs [Aa], et de courtes phrases. Sans entrer dans trop de détails, je donnerai quelques exemples de ces structures :

SN génitif définivoire [N₁+H+N₂]

Cette structure est la plus fréquemment attestée ($\leq 50\%$) dans l'ensemble des noms. Elle est, de plus, deux fois plus fréquente pour les noms de femme que pour les noms d'homme.

búmá-dòè	(revêtement+D/termite)	« Aile de termite »	nom mixte
sàdâ-káyá	(peau+D/crabe)	« Carapace de crabe »	nom d'homme
sèé-kòní	(centre+D/banane)	« Cœur de banane »	nom de femme

Certains termes sont particulièrement bien attestés en N₁. Ainsi le terme « jeune fille » zóná forme 13 noms de femme et le terme « chef » wàn 5 noms d'homme. Quant aux termes yàà (grand-mère) et nàà (mère) qui fonctionnent comme des éléments neutres servant de support de base à la composition dans de nombreux domaines (zonymes, phytonymes) ils sont attestés tant pour des noms d'homme que pour des noms de femme confirmant ainsi qu'ils ne supportent plus aucune valeur sexuée⁴⁰. L'élément yàà ($\cong 6\%$) se répartit de façon égale tandis que nàà est deux fois plus attesté pour les noms de femme (20%) que pour les noms d'homme (10%) (cf. Roulon-Doko, 1997). On a ainsi :

nàà-dôn	(~+D/Landolphia)	« Celui des <i>Landolphia</i> »	Homme
nàá-sòrè	(~+D/Annona senegalensis)	« Celle de l' <i>Annona</i> sp. »	Femme
nàá-sàà	(~+D/amusement)	« Le joueur » ou « La joueuse »	Mixte

Dans le cas des teknonymes, j'ai pu constater que seuls ceux comportant un nom masculin en N₂ pour lesquels il n'y avait pas d'ambiguïté d'interprétation, « la mère bé-gò » nàá-bè-gò (mère+D/nom d'homme) pouvait être réattribué à une fillette. Mon corpus fait apparaître peu de cas de telles réattributions, soulignant ainsi que les teknonymes qui sont couramment employés par les proches dans le cadre villageois, ne deviennent que rarement des noms à part entière pour la femme ainsi désignée.

SN qualificatif [Q+N]

Deux fois plus présent dans les noms d'homme que dans les noms de femme, il n'est attesté que dans environ 7% des noms.

páŋ-sùkà	(amer/feuilles de manioc)	« feuilles de manioc amères »	Homme
kpók-kòrá	(première/poule)	« la première poule »	Homme
sór-mbòì	(un peu/argent)	« un peu d'argent »	Femme
séná-wàn	(haine/chef)	« la haine du chef »	Femme

SN intégrant un verbe [V+B]

Le verbe est alors toujours à ton bas. Cette structure est attestée dans 10% des noms. Elle est beaucoup plus fréquente pour les noms d'homme (3/4 des cas).

⁴⁰ Et je les traduis par « celui de » « celle de ».

pèm-fiò	(à attendre/mort)	« qui attend la mort »	Homme
màm-tè	(à rire/corps)	« qui se moque de lui-même »	Homme
tò-gèdâ	(à piler/manioc)	« qui pile le manioc »	Homme
bèi-gìmà	(à chanter/chanson)	« qui chante »	Femme
dòbì	(à marcher en trébuchant)	« qui trébuche »	Femme

Des noms (N)

Il s'agit de noms de domaines variés, animaux, plantes, objets divers. De tels noms sont attestés dans un peu plus de 17% du corpus et sont nettement plus fréquents pour les noms d'hommes (76% des cas). La façon dont ils se distribuent selon les domaines restent mystérieuse et je n'en donnerai que l'exemple des noms d'animaux.

Deux noms de singes sont des noms de femme : le « pata » mbòyó et le « colobe guéréza » kèndí, tandis que seul le « gros babouin mâle » sèm est un nom d'homme. Le « céphalophe gris » tòdò est un nom de femme tandis que le « céphalophe à dos jaune » bîd et le « guib » zàmbéré sont des noms d'homme. Quant au « potamochère » ngòyá, c'est un nom de femme. Par contre le « crocodile » ngàndó et « l'hippopotame » ngùbú sont, eux, des noms d'homme. Les noms d'homme peuvent également être des noms d'aériens, « le pigeon » pòlà, « l'engoulevent » léfà, et la « chauve-souris » ndóngé ; des noms d'insectes comme « le moustique » zífà ; et des noms d'animaux domestiques, la « poule » kòrá, le « petit bouc » ngbókó et la « vache » ndàè. Enfin le « lièvre » dòmò et « l'écureuil » kóé sont aussi des noms d'homme.

Il est aussi remarquable de signaler que sur les 25 noms mixtes, près de 28% d'entre eux sont des noms, soit 4 noms divers et 3 noms d'animaux :

bìdò	« tambour » (terme générique)	bíá	« aulacode »
sárá	« fourche »	ngáká	« chenille <i>sp.</i> »
zàni	« réjouissance »	ngòlò	« punaise » (erme générique)
kásà	« savane forestière »		

Des adverbess-adjectifs (Aa)

Ces termes ne sont attestés que comme noms d'homme qui manifestent ainsi une qualité. Ils représentent moins de 4% de l'ensemble des noms. Je n'en donnerai que quelques exemples :

bèzèrè	« le rouge-feu »	wàṅàṅà	« à claire voie »
wàl-wàl	« le désordonné »	vùrùm	« à toute vitesse »
gòbòlò	« le tordu »	dùk-dùrù	« le trapu »

Des phrases brèves

Attestées dans 14% des noms, réparties de façon à peu près entre noms d'homme et noms de femme.

kòṅ-ngàì	(Acc+aimer+D/force)	« aime la force »	Femme
----------	---------------------	-------------------	-------

kúr-nè-tè	(Inac+se lever/en tant que/entité)	« se lève toute seule »	Femme
gàà-gàà	(Acc+apaiserx2)	« l'apaiseur »	Homme
hòkà	(Acc+choisir)	« le désiré »	Homme

La signification des noms

Comme on vient de le voir, il est presque toujours possible de traduire littéralement un nom propre et je suivrai en cela le point de vue de J-L SIRAN (*ib.*:410) lorsqu'il affirme à propos des Vouté que "s'il est vrai qu'en tant qu'acte de communication, le nom propre a une signification aussi claire que n'importe quel autre message circulant entre les locuteurs de la langue, <buffle solitaire>, <la richesse c'est quoi ?>, le sens effectif du message n'en restera pas moins désespérément obscur à qui ne connaîtrait pas la <charge> de sa première énonciation, les enjeux qui la sous-entendaient, l'intention du nominateur". Or, comme je l'ai longuement présenté, la dation même du nom chez les Gbaya 'bodoe ne permet aucune interprétation puisque ces noms ne manifestent l'intention d'aucun nominateur et que leur réattribution dans ces conditions leur fait perdre la valeur qu'ils ont pu, à un moment donné, porter, dans le cas de surnoms ou des noms lábí, par exemple.

Il serait intéressant d'examiner les éléments qui apparaissent de façon récurrente dans les noms tels « l'argent, la dot » mbòì, « la mort » fiò ou « la parole » wèn pour n'en citer que quelques uns. Mais la variété des domaines pris en compte rend la tâche difficile et ne peut être envisagée dans le cadre de cet article.

Emploi et valeur d'identification du nom

Qu'en est-il de la valeur identificatrice du nom propre ? Chez les Gbaya 'bodoe elle n'est pas très probante et, lorsque des gens veulent se donner des nouvelles des uns ou des autres, la mention du nom – un seul, voire deux – est le plus souvent insuffisante pour comprendre de qui il s'agit. Il faudra préciser, le village, le nom du conjoint et/ou des enfants, avant de parvenir à rendre clair l'identité de celui dont on parle. A quelqu'un qui parle de Michel nàázò, son interlocuteur ne manquera pas de demander « lequel » mó ?ò (le/qui), afin que l'autre donne davantage d'éléments. La contre partie de cette situation est qu'il n'y a aucun interdit à prononcer le nom de quelqu'un.

Au sein du lignage, de la famille et de l'alliance, il existe un vouvoiement qui permet à chacun de se situer dans les générations et au sein d'une même génération entre aînés et cadets. On vouvoie systématiquement toute personne apparentée des générations supérieures à la sienne ainsi qu'au sein de sa génération tous ses aînés, homme ou femme (*cf.* Roulon-Doko, 1993). Cela ne s'accompagne d'aucune interdiction particulière concernant le nom individuel de chacun, toutefois le nom propre d'une personne qu'on vouvoie sera toujours précédé de la marque de politesse ?ó et éventuellement d'un terme de parenté.

?ó sìnghà	Singa	Homme
-----------	-------	-------

ʔó zòòmí sìnǵà	Le grand frère Singa	Homme
ʔó zàngé	Zangé	Femme
ʔó nàá zàngé	La mère Zangé	Femme

EN CONCLUSION

Nommer quelqu'un chez les Gbaya c'est lui permettre de participer à une chaîne qui donne au nom propre une vie et lui assure un devenir. Les noms de naissance ne prétendent à aucune adéquation à la personne qui les porte et, de nos jours, seuls les surnoms et les noms de 'service' qu'on reçoit ou qu'on se donne plus tard sont motivés, les premiers signalant un comportement, un trait physique ou moral jugé pertinent, les seconds manifestant un goût particulier pour un nom donné. De plus, le nom propre gbaya ne permet pas d'identifier de façon singulière une personne, pas plus qu'il ne renseigne sur sa position au sein de la famille et du lignage. Contrairement aux personnages des contes, mythiques et immortels, que leur nom propre identifie de façon univoque, pour les individus, chaque personne n'est que le support qui permet à un nom de vivre et donc de ne pas tomber dans l'oubli.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BONVINI, E., 1975, "Les noms personnels en Afrique Noire, approche méthodologique, suivi d'une bibliographie d'Anthroponymie africaine" *Afrique et Langage*, (1er semestre), pp. 5-25. [importante bibliographie]
- BROMBERGER, C., 1981, "Pour une analyse anthropologique des noms de personnes." *Langages*, "Le nom propre", pp. 103-124.
- COLLARD, C., 1973, "Les « noms-numéros » chez les Guidar", *L'Homme*, t. XIII, n°3, pp. 45-59.
- EVANS-PRITCHARD, E. E., 1971, *La femme dans les sociétés primitives et autres essais d'anthropologie sociale*. Paris, PUF. [chap. "Les noms de personnes chez les Nuer"], pp. 185-192.
- HALLAIRE, J., 1977, *Des noms qui parlent, hommes et femmes dans la société sar d'après les noms d'initiation*, Sarh, Tchad, Centre d'études linguistique, collègue Charles Lwaanga.
- HOUIS, M., 1963, *Les noms individuels chez les Mossi*, Dakar, IFAN, 'initiations et études africaines', XVII.
- JACQUOT, A., 1974, *Le nom personnel chez les Laadi (Koongo), répertoire onomastique*, Paris, SELAF 41.
- LE COEUR, M., et C. BAROIN (1974), "Nom de naissance et de l'imposition du nom chez les Azza du Manga (République du Niger)", *Africa*, XLIV, n°4, (octobre), pp. 361-370.

- MOÑINO, Y., 1995, *Le proto-gbaya, Essai de linguistique comparative sur vingt-et-une langues d'Afrique centrale*, Paris, Peeters, Langues et cultures africaines.
- PENEL, J.-D., 1974, *Noms et chants des Zande du Haut Mbomou*, Bangui, Cahiers du Centre Protestant pour la Jeunesse 17.
- RETEL-LAURENTIN, A., et S. HORVATH, 1972, *Les noms de naissance (Indicateurs de la situation familiale et sociale en Afrique Noire)*, Paris, SELAF 30. [Essentiellement sur les noms nzakara (RCA)]
- ROULON, P., 1989, "Le nom propre dans les contes gbaya 'bodoe", in V. GÖRÖD-KARADY (éd.), *D'un conte... à l'autre (La variabilité dans la littérature Oraie)*, Paris, Editions du CNRS, pp. 145-155.
- ROULON-DOKO, P., 1993, "Les personnels et les modalités de vouvoiement en gbaya 'bodoe (Centrafrique)", *Linguistique Africaine*, n°11, Paris, pp. 67-81.
- , 1997, Structuration lexicale et organisation cognitive : l'exemple des zonymes en gbaya (République Centrafricaine), in J.-Ph Dalbera, C. Kircher, S. Mellet et R. Nicolai (éds), *Les Zonymes*, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, Nouvelle série n°38, Nice, pp. 342-367.
- , 1996, *Conception de l'espace et du temps chez les Gbaya de Centrafrique*, Paris, l'Harmattan, Anthropologie-Connaissances des hommes.
- , 1998, *Chasse, cueillette et culture chez les Gbaya de Centrafrique*, Paris, L'Harmattan, Anthropologie-Connaissances des hommes.
- SIRAN, J.-L., 1987, "Signification, sens, valeur – Proverbes et noms propres en pays vouté – (Cameroun) ", *Poétique*, 72, novembre, pp. 403-429.
- VIDAL, P., 1976, *Garçons et filles, le passage à l'âge d'homme chez les Gbaya Kara*, LABETHNO de Nanterre.
- ZONABEND, F., 1980, "Le nom de personne", *L'Homme*, t. XX ; n°4, pp. 7-23.